

L'ÉGALITÉ

Placer au-dessus de toute préoccupation personnelle
le souci de la sincérité et de la justice. (Cte d'Haussonville)

Revue Politique et Littéraire

Paraissant le premier et le troisième jeudis de chaque mois

ABONNEMENTS :

Un an.....	\$0.60
Six mois.....	0.35
Trois mois.....	0.20

Pour l'étranger, 5c en sus par trimestre.

DIRECTEUR : WILFRID GASCON

à qui doivent être adressés lettres, mandats, ec.

Les abonnements en retard paient une taxe
additionnelle de 10 cents. La Newspaper Col-
lection Agency est chargée régulièrement par
nous de percevoir à notre compte ces abon-
nements arriérés.

Administration à SAINT-JEROME, -- (Terrebonne) -- Bas-Canada.

SOMMAIRE

La part du clergé dans notre isolement de la
France, WILFRID GASCON.
L'A., JEAN AJALBERT.
Courtisans démocrates, CHARLES-ALBERT.
L'homogénéité à nos dépens.
Paroles d'évêque.
Révolte des paysans en Galicie, VINDEK.
Chronique, NATURE.

Appel à nos Lecteurs

Nous renouvelons à nos lecteurs l'invita-
tion déjà donnée dans le journal, et par
circulaire, de vouloir bien songer que la
publication de l'ÉGALITÉ nous coûte de
l'argent et nous demande encore du travail
et des soins assidus ; que nos vertus répu-
blicaines et notre morale égalitaire ne sau-
raient nous tenir lieu de pain et de vin ;
et qu'en attendant la réalisation d'un
idéal de société où chacun recevra selon
ses œuvres et produira selon son talent, il
est convenable et urgent de venir en aide
aux humbles travailleurs de la pensée qui
ont nous, pour vivre en une atmos-
phère ensoleillée par la perspective d'au-
rè être toujours meilleurs, n'en restent pas
moins astreints aux besoins et aux néces-
sités de la vie.

Nous ne demandons pas la charité à
personne ; nous prions tout bonnement
ceux qui nous font l'honneur de nous lire
de bien vouloir se le rappeler et de nous
en payer la façon, ou de nous renvoyer

le journal EN ACQUITTANT LES AR-
RÉRAGES.

Les personnes qui profiteront du pré-
sent avis pour nous signifier un refus
d'abonnement se montreront simplement
raisonnables et consciencieuses en nous
payant pour le temps qu'elles ont gardé
l'ÉGALITÉ, à raison de \$0.05 cents par
mois ; l'impression d'une publication coûtant
toujours de l'argent, et l'expédition,
du soin et du travail.

Et que la paix soit avec vous !

LE DIRECTEUR.

Abonnements en retard

Il est exigé par l'administration
une taxe de 10 cents additionnels
sur tout abonnement payé après
échéance, à la demande expresse
de la Newspaper Collection Agency,
de New-York. Nous croyons que
nos lecteurs trouveront juste qu'après
leur avoir expédié le journal
durant un an à nos risques et périls
nous soyons exempté de payer en-
core les frais de perception.

Service de commission

L'Administration de l'ÉGALITÉ se met
à la disposition de ses abonnés pour leur
expédier, avec frais marqués, tous les arti-
cles et les livres annoncés dans ce journal ;
elle se charge également de transmettre
sans frais les abonnements à tous jour-
naux et revues, édités soit en Amérique,
soit en Europe.

LA PART DU CLERGE

Dans notre isolement de la France

I

Quand l'auni de Léo Taxil veut bien
s'occuper de l'ÉGALITÉ ou de l'avenir du
Nord, il ne les nomme pas par leur nom,
de peur du scandale ; mais il fait un long
détour prudent, et c'est par une intermina-
ble suite de mots qu'il nous désigne.
Ainsi, le nom de ce journal ne paraîtra pas
et ne pourra jamais paraître dans les pages
de la Vérité dont la récente campagne contre
l'épiscopatisme a été désavouée et dénon-
cée, d'abord par une lettre de l'archevêque
de Québec et, ensuite, par une note de la
Semaine Religieuse de Montréal, l'organe
de Mgr Bruchési, preuve que le chef de la
Petite Eglise n'est rien moins qu'infail-
lable. Cet ostracisme de la part de l'organe
des presbytères est donc pour nous un
honneur auquel nous ne chercherons pas
à nous soustraire, reconnaissant de ce que
nous en ayons été les premiers distingués.

L'auteur de *Pour la Patrie* a lu notre
avant dernier numéro dans lequel nous
avons affirmé que notre éloignement et notre
isolement de la France est en partie
l'œuvre du clergé canadien qui, uni aux
seigneurs d'abord, puis aux conserva-
teurs, nous a constamment tenus, de gré
ou de force, dans la soumission à la puis-
sance anglaise dont il a été, moyennant
juste reconnaissance, l'instrument servile.
C'est la chose la plus facile du monde à
établir.

Tel n'est cependant pas l'avis du capu-
cin terré quelque part dans le chemin Ste-
Foye. Voici ce qu'il en dévoise :

Un journal libéral, publié dans le dio-
cèse de Montréal (autrement dit l'Égalité,
reproche au clergé d'avoir empêché le peu-

ple canadien-français de répondre " à l'invitation des colonies américaines luttant pour l'indépendance." La seule chance qui s'offrait de nous rapprocher de la France, dit-il, était perdue sans retour." Le clergé nous a rendus, en cette circonstance, un fier service, il nous a conservé notre autonomie nationale. Si, en 1775, nous avions lié notre sort à celui des colonies américaines révoltées contre l'Angleterre, nous aurions été sans doute affranchis du joug anglais avec elles, mais nous serions tombés sous le joug des Britanniques, nos coutumes, traditions, et même, dernier point, ont été finalement plus malheureux que le premier. A l'heure où il est le Canada français ne s'est qu'un seul, un Remembrance, donc nous n'avons pas à avoir envie de ce pillage.

Il y a eu des révoltes, il y a eu des révoltes dans la théologie pour les révoltes, il y a eu le bon de l'humanité. A l'heure où il est le Canada français ne s'est qu'un seul, un Remembrance, donc nous n'avons pas à avoir envie de ce pillage.

Mais ce que nous ne devons pas oublier, surtout à l'heure où il est le Canada français ne s'est qu'un seul, un Remembrance, donc nous n'avons pas à avoir envie de ce pillage.

On ne l'a pas oublié, les révoltes, les révoltes de l'humanité, pour l'humanité, il y a eu le bon de l'humanité. A l'heure où il est le Canada français ne s'est qu'un seul, un Remembrance, donc nous n'avons pas à avoir envie de ce pillage.

Sur quoi s'appuie-t-on pour affirmer sans cesse que notre clergé nous a attachés à la queue du bouc en nous maintenant sous la domination tyrannique des Anglais à cette époque de liberté? Nul n'a encore pu le dire. Peut-on établir cette assertion sur quelque chose de tangible, sur des faits, sur des actes contrôlés par l'histoire? Qu'on le fasse donc, une bonne fois! Que le directeur de la *Vérité* distraie dans ce but un moment à la poursuite de l'épiscopatisme, — la lettre de M. Bégin et le désaveu de M. Bruchési lui en fournissent une occasion sans pareille. Les affirmations gratuites ne nous suffisent plus. Autre chose que le vieux cliché qui a entraîné tous les évêchés, tous les presbytères, fait les frais de tous les discours de la *Saint-Jean-Baptiste*!

Des faits, des actes et des preuves, c'est ce que je demande à M. le délégué au congrès anti-maçonnique de Turin.

Ce que je sais, moi, par l'histoire, c'est qu'en entrant dans le pays, les généraux

Schuyler et Montgomery adressèrent une proclamation aux Canadiens pour les informer qu'ils venaient de la part du congrès leur faire restituer les droits dont ils avaient été dépossédés et dont ils devaient jouir, quelque fût leur religion et que leur armée, destinée à agir contre les troupes royales, respecterait leurs personnes, leurs biens, leur liberté, leurs coutumes; que les instructions données à Arnold, choisi par Washington pour coopérer avec Montgomery devant Québec, lui défendaient de troubler sous aucun prétexte la tranquillité des Canadiens ni de leur faire subir aucune violence. Le congrès américain avait donc déclaré d'avance par sa proclamation que les Canadiens n'avaient rien à craindre de la part de ces républicains, et que leur liberté, leurs biens, leur religion, leurs coutumes, seraient respectés.

Il y a eu des révoltes, il y a eu des révoltes dans la théologie pour les révoltes, il y a eu le bon de l'humanité. A l'heure où il est le Canada français ne s'est qu'un seul, un Remembrance, donc nous n'avons pas à avoir envie de ce pillage.

On ne l'a pas oublié, les révoltes, les révoltes de l'humanité, pour l'humanité, il y a eu le bon de l'humanité. A l'heure où il est le Canada français ne s'est qu'un seul, un Remembrance, donc nous n'avons pas à avoir envie de ce pillage.

Sur quoi s'appuie-t-on pour affirmer sans cesse que notre clergé nous a attachés à la queue du bouc en nous maintenant sous la domination tyrannique des Anglais à cette époque de liberté? Nul n'a encore pu le dire. Peut-on établir cette assertion sur quelque chose de tangible, sur des faits, sur des actes contrôlés par l'histoire? Qu'on le fasse donc, une bonne fois! Que le directeur de la *Vérité* distraie dans ce but un moment à la poursuite de l'épiscopatisme, — la lettre de M. Bégin et le désaveu de M. Bruchési lui en fournissent une occasion sans pareille. Les affirmations gratuites ne nous suffisent plus. Autre chose que le vieux cliché qui a entraîné tous les évêchés, tous les presbytères, fait les frais de tous les discours de la *Saint-Jean-Baptiste*!

« Les grands noms de liberté et d'indépendance nationale ont toujours trouvé du retentissement dans les âmes nobles et généreuses; un cœur haut placé ne les entend jamais prononcer sans une émotion profonde, car c'est un sentiment naturel et vrai. L'adresse du congrès fit la plus grande sensation parmi les Canadiens, surtout de la campagne, et parmi les Anglais des villes, lesquels n'espérant plus dominer exclusivement (ils devaient désormais parta-

ger avec le clergé et les seigneurs) songèrent pour la plupart à devenir révolutionnaires. La situation du général Carleton devint excessivement difficile. *Heureusement pour lui, le clergé et la noblesse avaient été INVOLABLEMENT ATTACHÉS à l'Angleterre pour la conservation de la TENURE SEIGNEURIALE et de la DEME, deux institutions qu'ILS N'ESPÉRAIENT PAS CONSERVER DANS LE MOUVEMENT NÉCESSAIRE D'UNE RÉVOLUTION;* et avec eux, aux classes marchandes, le bourgeois des villes, le riche, et peut-être même le cultivateur, qui s'étaient attachés à l'Angleterre.

Mais le clergé de son côté, qui avait été attaché à l'Angleterre, ne pouvait pas se résoudre à se séparer d'elle. Il y avait donc une partie de la population qui restait attachée à l'Angleterre, et qui ne pouvait pas se résoudre à se séparer d'elle. Il y avait donc une partie de la population qui restait attachée à l'Angleterre, et qui ne pouvait pas se résoudre à se séparer d'elle.

On ne l'a pas oublié, les révoltes, les révoltes de l'humanité, pour l'humanité, il y a eu le bon de l'humanité. A l'heure où il est le Canada français ne s'est qu'un seul, un Remembrance, donc nous n'avons pas à avoir envie de ce pillage.

Sur quoi s'appuie-t-on pour affirmer sans cesse que notre clergé nous a attachés à la queue du bouc en nous maintenant sous la domination tyrannique des Anglais à cette époque de liberté? Nul n'a encore pu le dire. Peut-on établir cette assertion sur quelque chose de tangible, sur des faits, sur des actes contrôlés par l'histoire? Qu'on le fasse donc, une bonne fois! Que le directeur de la *Vérité* distraie dans ce but un moment à la poursuite de l'épiscopatisme, — la lettre de M. Bégin et le désaveu de M. Bruchési lui en fournissent une occasion sans pareille. Les affirmations gratuites ne nous suffisent plus. Autre chose que le vieux cliché qui a entraîné tous les évêchés, tous les presbytères, fait les frais de tous les discours de la *Saint-Jean-Baptiste*!

Ce que le clergé et nos seigneurs canadiens eussent dû montrer au peuple, ce n'est pas le drapeau rouge des Anglais qu'il avait combattus pendant plus d'un siècle, c'était la sainte relique de Carillon, le drapeau de Montcalm et de Lévis, ce glorieux débris fleurdelisé dont Lafayette remportait sur nos bords l'image bénie et que l'amiral d'Estaing rappelait dans sa proclamation aux Canadiens tombée par la trahison entre les mains des Anglais.

Mais les vendus étaient là qui veillaient, et le vieux drapeau de Carillon qu'on au-

Chronique

Le monde retentit de découvertes scientifiques éclatantes, comme la liquéfaction de l'air devinée, cette année, par un savant américain, après avoir été, depuis deux ans, pratiquée et appliquée en Allemagne. Il est pourtant d'autres eurékas d'ordre moral qui vont plus droit à l'âme du chercheur idéal. La vérité ne fait pas de grandes étapes avec le progrès physique : elle fait au contraire des enjambées gigantesques avec le reculement des frontières du domaine historique.

Je ne viens pas me flatter d'avoir exhumé à ce titre quelque lambeau de parchemin des ruines de Babylone, capable de révolutionner l'histoire, ni d'avoir damé le pion aux déchiffreurs d'hyéroglyphes sur quelque fait universellement disputé. Je me contente bien modestement d'avoir été récompensé d'une lecture aride des Pères de l'Eglise par la solution d'une difficulté que je ne suis pas le seul qui se soit proposée.

Ah ! que je le comprends bien maintenant, ce mot de Labruyère aux esprits forts de son temps : « Vous qui faites si peu de cas de l'autorité des saints Pères, les avez-vous, au moins, jamais lus ! »

Cette difficulté, la voici : Ne vous êtes-vous pas souvent demandé comment concevoir une réunion de laïcs possédant à peine les rudiments de la langue française qui passent des heures, le dimanche après-midi, à mâchonner un latin dont ils n'entendent pas un seul mot et croient être très agréables à je ne sais quels habitants du ciel, avec des patenôtres indéchiffrables ?

Il semblerait, que aux yeux de la raison toute païenne, c'est-à-dire naturelle, c'est-à-dire encore, le sens commun universellement reçu, rien ne saurait être plus absurde, sinon stupide, que de chanter des louanges sans savoir si c'en sont, que de réciter avec la plus vaine ferveur des psalmodies dont la plupart, traduites en français, resteraient encore inintelligibles quand elles ne paraîtraient pas grotesques et frisant même l'indécence, comme dans le cantique des Cantiques, si bien que là, comme ailleurs, le latin brave l'honnêteté. Le fait notoire que beaucoup de desservants n'en saisissent guère mieux le sens n'explique rien.

Il faut chercher ailleurs. C'est ce que j'ai fait et je m'en suis bien trouvé. Il faut mettre ceci au crédit des Pères de l'Eglise : c'est qu'ils ont parlé de tout. Je défie le plus ingénieux des sphinx modernes de poser une question que ces pères n'aient eux-mêmes examinée de face et de profil, et sinon résolue, du moins tranchée d'autorité. Voyez donc comme le cas présent est vite réglé par cette opinion d'Origène : « Avec toutes ses obscurités, l'Écriture ne laisse pas d'être utile à tous ceux qui la lisent, même sans l'entendre (à plus forte raison dans une langue inconnue). Dans ce cas, il en est de la lecture des livres saints comme des paroles dont l'efficacité est en elle-même indépendamment de celui qui les prononce. » (Donc il ne s'agit pas de la consécration où le caractère sacerdotal est essentiellement lié à l'action). Ainsi admettez la théorie de l'efficacité de certaines paroles *in se et per se* et quo reste-t-il à envisager de la difficulté apparente de tout à l'heure ?

Et, mon Dieu ! notre pauvre raison n'a qu'à se fouiller un brin, pour justifier de loin les vues de ce grand père et confesseur.

Si licet magnis componere parva, qui ne se rappelle l'effet magique que produisaient sur nous, enfants, certaines paroles cabalistiques, quand, formés en cercle rapproché, l'héroïque nous les adressait gravement avec un geste mystérieux ? témoin cette formule : Onémémémébag, Bénécocodébouestrage, Ter-gowi wo-wack ! qui de nous ne ressentait alors un choc électrique ? En un clin-d'œil toute la compagnie était disparue ; effet de l'enchantement.

Instruisons-nous, instruisons-nous.

* * *

C'est toujours avec un indicible regret qu'on se sépare d'un Père de l'Eglise, tant l'originalité y déborde. Louis Veillot, le dernier des Pères de l'Eglise disait qu'il n'y a rien de bête comme un sot qui creuse sur lui-même, parlant des subtilités en cours dans la philosophie rationaliste. Opposons à ces sots modernes un échantillon de la sagesse d'Origène, devant lequel Veillot ne tarissait pas d'admiration. Il écrit : « Vous qui lisez la loi, dites-moi ne l'entendez-vous pas ? Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave et l'autre de la femme libre. » En effet, je connais de bonnes têtes qui, à la lecture de cette partie de la bible ont pensé qu'elle signifiait qu'Abraham avait eu deux fils, l'un de Sara et l'autre de l'esclave Agar que Sara avait eu la complaisance de glisser dans le lit et que de ces saintes unions est née la race choisie, le vase d'élection des colporteurs, merciers et fripiers, dont nous voyons autre chose que la figure. Ces bonnes têtes se trompent, Origène poursuit : « or, tout cela c'est une allégorie. C'est la figure des deux Testaments. L'un donné sur le mont Sinaï n'engendre que des esclaves, c'est Agar : mais la Jérusalem d'en haut est libre et celle-là est notre mère. »

Ça, au moins, ce n'est pas tiré par les cheveux, quand il faut répondre au paganisme qui prétendait trouver dans la bible même la signification de l'esclavage.

* * *

Une bluette de notre archevêque, voilà qui n'est pas banal dans un rayon de bibliothèque. « Les Catacombes de Rome » tel est le titre de son charmant opuscule, dont je conseille la lecture à tous les amis de l'instruction historique. Les renseignements y pullulent. Monseigneur y parle au long de la vénération des premiers chrétiens pour le poisson, symbole du mélange des sujets païens avec les sujets chrétiens dans les peintures qui ornent la demeure des premiers fidèles, de la rigueur des mystères de la nouvelle secte, autrement dit, de la discipline sévère de l'arène.

NATURE.

LE SAMEDI. — 30 Juillet.—Fronspice : Jeune fille—Bouquets de pensées.—Emaux et Camées ; Le jaguar, Leconte de Lisle.—Camelot parisien, Parisien.—L'oasis (poésie), Jean Sauvigny.—Curo-Biasso, Paul Arène.—Jeune fille (poésie), Jos. Castaigne.—Une fabrique de tempêtes, capne Henriot.—Le rêve du porteur d'eau, Sixte Delorme.—La légende du saint devenu faucheur, Anatole le Brag.—Modes (2 grav.—Supplément. Fauchon, roman illustré.—Musique : Le chasseur du bois d'été, paroles et musique.—Trois pièces pour le piano.—26 gravures, bons mots, etc., 5c. le numéro. 516 rue Craig, Montréal.

Paroles d'évêque

On sait, sans doute, que le clergé catholique de Paris a célébré le cinquantenaire de la mort de Mgr Affre, archevêque de Paris, tombé sur les barricades du faubourg Saint-Antoine, en voulant s'interposer entre les insurgés et les troupes régulières. Un service solennel a eu lieu à Notre-Dame.

M. Touchet, évêque d'Orléans, a prononcé un discours où il a glissé avec beaucoup d'à-propos et de bonheur la vraie doctrine concernant l'attitude de l'Eglise vis-à-vis du gouvernement. Nous sommes heureux de pouvoir détacher de son éloge funèbre les lignes suivantes :

« Ni Dieu, ni le Christ n'ont établi que la France serait à celui-ci plutôt qu'à celui-là. Pourquoi l'Eglise, dont la charge est d'interpréter la loi de Dieu et celle du Christ, imposerait-elle un joug que n'ont imposé ni Dieu ni le Christ ?

« Peuple ! Pouvoir ! entendez-nous bien.

« Laissez à l'Eglise la sainte liberté du ministère ; laissez-lui les moyens d'apprendre aux enfants comment on vit honnête, vertueux, discipliné ; aux vieillards comment on meurt repentant et espérant ; à tous, comment on passe austère et tendre dans la vie privée, fraternel dans la vie publique, et pieux dans les temples. Laissez à l'Eglise le moyen de soutenir l'humanité en ses défaillances et de la consoler en ses douleurs ; et puis, montez, démontez, remontez, combinez, détruisez les rouages de vos institutions, l'Eglise ne protestera point ; et si, comme vous le voulez sincèrement, (je dis cela parce que je le crois), si vous le voulez sincèrement, donc : vous étendez la liberté de tous, vous dilatez le bien-être des moins fortunés, vous soulagez, élevez, moralisez les humbles ; si vous appelez les petits en une participation plus large des facultés publiques ; si vous rendez la patrie de plus en plus maternelle, de plus en plus équitable ; je vous l'affirme, Pouvoir, je vous l'affirme, Peuple ! l'Eglise ne vous anathématisera pas : elle criera bravo, elle vous bénira !

« Mgr Affre ne s'illusionnait guère, d'ailleurs, sur les jugements que lui vaudrait cette règle d'agir. « Les uns ne prendront pour un jacobin, disait-il, les autres pour un ambitieux vendu au gouvernement, ce qui ne vaut pas mieux. Mais peu m'importe : je ne suis pas l'homme d'un parti. Je suis le ministre de l'Eglise ! »

« Il n'appartenait qu'à un courageux de parler de ce ton. Et pourtant, que faisait-il, que rendait en langage très moderne une idée vieille comme le christianisme, du pur saint Paul ?

« Lui aussi, le rude et saint apôtre, revenu au milieu de nos batailles, de nos poussières, de nos révolutions, se dresserait au-dessus d'elles, n'en doutez pas, de toute la hauteur de son caractère et de sa mission : et nous l'entendrions nous dire avec cet accent d'une âme follement joyeuse des servitudes acceptées vis-à-vis de son Maître, mais vis-à-vis de lui seul, par exemple !

« Nous à un César ? nous à un roi ? nous à un dictateur ? nous à un président électif ? Non, non. Nous à notre œuvre ; nous à l'ignorance ; nous au péché ; nous à la souffrance ; nous à

celui qui est l'immortelle lumière des ignorants, l'immortel secours des coupables, l'immortelle consolation des meurtris. Nous respectons le pouvoir où qu'il soit ; nous n'appartenons pas au pouvoir, quel qu'il soit. Nous sommes nous, nous : dis-je, prêtres dans le temps, à notre aîné, ou prêtre éternel qui passe, ni ne trompe, ni ne lasse, à notre Christ Jésus.»

Ce sont là paroles libérales et chrétiennes ; qu'il est bon de relever en ce temps-ci.

Hors d'œuvre

On a beaucoup remarqué la généreuse attitude des officiers américains qui, à la bataille de Santiago, ont courtoisement refusé de prendre l'épée des officiers espagnols qui venaient se constituer prisonniers. C'est une tradition d'honneur dans l'armée américaine. Le 3 septembre 1775, à la prise du fort Saint-Jean, le commandant américain permit de même aux officiers des troupes et aux volontaires canadiens de garder leurs armes comme un témoignage honorable de leur conduite. Ceux-ci avaient résisté durant quarante-cinq jours dans un fort qui n'était qu'un misérable baraquement en planches.

Le *Temps* nous apprend que l'abbé Forget, curé d'Embrun, se propose d'organiser un pique-nique monstre vers le milieu du mois d'août, au bénéfice de son église. Une excursion partira d'Ottawa à cette occasion.

S'il est vrai que la fin ne saurait justifier les moyens, nous dénonçons M. l'abbé à la *Vérité* et à son archevêque.

Est-ce que les pèlerinages ne rapporteraient plus rien à messieurs les curés ? et qu'il faudrait les remplacer par le flirtage et le becottage ?

Holà, les bonnes gens : *boycottage des becottages !*

M. Jules Barbier, auteur bien connu, a donné sa démission de membre de la Légion d'Honneur, et M. de Pressensé, éditeur du *Temps*, vient d'en faire autant en disant qu'il était répugnant de porter une décoration qui orne encore la poitrine d'un homme comme Esterhazy, pendant qu'on l'a ôtée à un grand écrivain, simplement parce qu'il demande que les principes les plus élémentaires de la loi et de la justice soient respectés.

Les partisans du militarisme et du baironnement faisaient des reproches sanglants au frère et à la femme du condamné de l'île du Diable de ne pas suivre la filière régulière pour obtenir un procès en révision. Une demande en bonne et due forme vient d'être déposée à cet effet par madame Dreyfus entre les mains de M. Sarrien, garde des sceaux, appuyée sur l'allégation que son mari a été condamné

sur des pièces secrètes. Eh bien, le Sarrien a refusé, parce que, dit-il, cette allégation n'est pas prouvée. Or, ces documents secrets sur lesquels on n'a jamais confronté l'accusé, tous le monde est sûr de leur existence, car elle a été démentrie au cours du procès Zola, malgré les efforts du tribunal pour l'empêcher.

Ainsi coûte que coûte, il faut que l'innocent meure enchaîné sur son rocher. On a donc des choses bien terribles à cacher !

Décidément les radicaux ne valent pas mieux que les opportunistes.

L'A...

A Armand Dayot.

L'A, c'est l'« Association générale des Étudiants. »

Les étudiants sont des jeunes gens qui, par définition, n'étudient pas... ou si peu !

Cela s'appelle aussi quelquefois la Jeunesse des Ecoles, le Quartier Latin !

Hier, le long des boulevards, c'était un ou deux chars mornes de filles et de gigolos, qui précédaient sinistrement le joyeux cortège des blanches blanchisseuses et de la Reine des lavoirs.

Du balcon des *Droits de l'homme*, je les ai contemplés — avec fatigue et dégoût !

Ça, les étudiants, la Jeunesse des Ecoles, le Quartier Latin ? Pas du tout.

Des électeurs de Barthou, de Leygues, de Poincaré, de Descubes, de Rambaud, de Deschanel, voilà tout ! ils remplissaient leur rôle officiel, gais comme un bal de ministère.

Ça, la jeunesse qui s'amuse ? A peu près comme moi à les regarder !

Il n'y en avait qu'un de comique, un cavalier, le cruel Va-t'en-Guerre, coiffé d'un numéro du *Journal*, et portant des ciseaux en bandoulière (M. Nau s'était entraîné à découper les articles sur Dreyfus, en supprimant le roman de Bergerat, au bout de six feuillets, cet automne).

Vous croyez qu'ils s'étaient déguisés en mousquetaires, en ours, en Buffalos, en Tsars, pour se divertir ?

Il s'agissait de porter des fleurs à l'Elysée et au Ministère de l'Intérieur : des fleurs qui fleuriront, sur les poitrines des membres du Comité de l'A, en violette d'académie aux prochaines promotions.

Car, jusqu'à présent, l'A ne me semble guère avoir servi à autre chose qu'à faire décorer ses dignitaires, rien de plus. Voilà la raison pour laquelle elle est de toutes les fêtes — comme les employés aux réceptions de leurs chefs.

Les étudiants, dignes de ce nom, — qui ont bien garde de s'en décorer — ils sont à leurs études, non à ces parades ineptes : l'A n'est qu'une petite coterie qui profite... sous le couvert des étudiants indifférents ou dédaigneux ;

à l'A, on étudie surtout l'art de parvenir au service du pouvoir...

On ne fait pas de politique, d'après les statuts de l'A. C'est pour cela qu'on y est toujours aux ordres du ministère en place ! Il serait préférable de modifier un règlement par où s'abaisse toute cette plate société — et qu'elle votât des articles de liberté de penser ce que bon lui semblerait du gouvernement.

Un des derniers hauts faits du Comité de l'A fut la remontrance que ces jeunes amis d'Esterhazy adressaient à Emile Zola. Les « J'accuse » du Maître écrivain contre la Bande-Rouge du Cherche-Midi ne furent pas du goût de cette vaillante jeunesse dont la vingtième année s'occupe généralement à esquiver le service militaire : sous l'Empire, il fallait payer un remplaçant ; sous la République orléaniste, il fallait verser quinze cents francs ; aujourd'hui, plus rien, c'est l'Égalité. Enfin, les étudiants ne font plus qu'un vague service — sans bourse délier — pendant que le peuple s'expédie à Madagascar.

Naguère l'A avait invité Emile Zola à un banquet pour présider. Emile Zola s'y rendit et prononça un beau discours sur le travail : tel est le conseil que, non sans ironie, il donnait au Quartier Latin.

Dans une lettre inconvenante, il blâme Emile Zola d'avoir « attaqué l'armée » où leur grand souci est de n'entrer jamais.

Mais, dans leur *Bulletin*, ils ont pris soin de ne pas insérer la réponse de Zola, et de ne pas mentionner les démissions que A reçut à la suite de cet incident.

Depuis la fondation de l'A, peut-on citer d'elle quelque manifestation hautaine devant quoi il faille s'incliner ?

Je ne crois pas.

En deux occasions récentes, cette fougueuse jeunesse pouvait agir.

La Grèce, héroïque et poétique, a pu tourner les yeux vers nos générations, nourrie de son antique génie, paraît-il ; les étudiants sont restés bien indifférents.

Ils devaient rester indifférents, au moins, dans l'affaire Dreyfus, ne point insulter aux chercheurs de vérités.

Mais l'A n'a pas voulu s'abstenir de donner la preuve de son enrégimentement sous le régime militaire et clérical : l'A a crié : « A bas Zola ! »

Aussi les dignitaires de l'A ont été reçus par Félix Faure et Barthou, avec leurs fleurs pour ces dames. En haut lieu, on se souviendra de ces jeunes gens, si gentils.

Mais sont-ils responsables, dans la corruption et la lâcheté ambiantes, de n'être que de pauvres petits bien soumis et bien sages, incapables d'autre chose que de courbettes aux hommes du jour ?

Comment seraient-ils des révoltés, des hommes libres — lorsqu'ils ont comme directeurs de conscience des Lavisse, convaincus de l'in-

nocence de Dreyfus, qui pourraient les enseigner et se taisent coupablement.

Ils ont bien raison de suivre Brunetière contre la liberté, contre la science, contre les juifs, contre les protestants, contre les francs-maçons, au nom du pape.

En face de la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris* demeure silencieuse et Lavisso fait le mort comme le prudent Gauderax.

Tels maîtres, tels élèves.

JEAN AJALBERT.

(Sous le *Sabre*, pages 211-220, éditions de la *Revue Blanche*, 1, rue Laffite.)

Révolte des paysans en Galicie

Vent-on savoir ce qui se passe dans le pays de ces Galiciens que l'administration fédérale va chercher à l'autre bout du monde pour les mettre sur nos terres, quand il y a ici, à nos portes, des Canadiens, parlant le français et l'anglais, qui ne demanderaient pas mieux que de revenir au pays à la faveur des secours que notre gouvernement accorde à ces étrangers? Lisez cette correspondance envoyée aux *Times* par *Newcastle*, journal révolutionnaire de Paris :

Après l'Italie, la Galicie. Il faut bien que l'histoire se répète, que certaines régions restent des foyers de révolution, et que, à des époques de fermentation, ces pays ou ces régions soient les premiers à commencer le mouvement révolutionnaire.

Lors de la révolution de 1848, ce furent les paysans de Galicie qui, dès 1846, ouvrirent l'ère des révolutions en exterminant d'une façon atroce leurs propriétaires. Après quoi vinrent les mouvements révolutionnaires en Italie. Aujourd'hui, c'est encore en Italie et en Galicie qu'éclatent les mouvements agraires.

Seraient-ils, encore une fois, les avant-coureurs d'une révolution ?

En tous cas, le soulèvement agraire en Galicie a pris un caractère très sérieux.

Il a commencé le 4 juin, dans la ville de Yaroslav, chef-lieu du district. Les journaux disent que l'insurrection éclata contre la police. Celle-ci avait arrêté un petit employé de commerce et l'avait tellement assommé en prison qu'il en mourut. Alors les policiers, partout les mêmes, pendirent le corps inanimé du prisonnier dans sa cellule et déclarèrent qu'il s'était suicidé. Le peuple eut vent de l'affaire. Un attroupement se fit devant l'hôtel de ville; la foule voulait prendre d'assaut le tribunal, mais elle fut dispersée. Elle se répandit alors en ville, démolit la maison du policier qui avait assommé le prisonnier et commença le pillage. Ainsi va, du moins, le récit.

Après quoi commença une insurrection plus ou moins générale des paysans, dirigée d'abord, surtout ou même presque exclusivement, contre les juifs. Ainsi disaient, du moins, les télégrammes qui, chaque jour, annonçaient un soulèvement dans quelques villes et villages et le pillage des boutiques juives. Ici les paysans avaient mis le feu à une distillerie d'eau-de-vie et assommé le propriétaire et sa femme. Ailleurs les paysans assommaient les juifs, les

accusant d'avoir empoisonné les puits. Mais du coup la révolte se dirigea aussi contre les propriétaires et la police. Le 15 juin, trente-deux villages étaient soulevés à la fois, brûlant les fermes (pas juives du tout), pillant les magasins à blé des propriétaires, pillant les boutiques.

A Frystak, il y a eu bataille réelle entre les paysans et les gendarmes et la foule ne se dispersa qu'après avoir laissé douze morts sur le champ de bataille.

Que la révolte soit dirigée contre les propriétaires, il n'y a nul doute. En Galicie, les grands propriétaires polonais généralement abandonnent leurs propriétés en fermant à des juifs, et ceux-ci extorquent du paysan, pour le propriétaire et pour eux-mêmes, tout ce qu'ils peuvent. C'est contre ces représentants du seigneur que la haine des paysans est surtout dirigée.

En outre, le droit de faire de l'eau-de-vie est encore un droit féodal en Galicie, qui appartient au seigneur. Celui-ci donne généralement son droit en fermage à un juif, et c'est encore contre ces représentants du seigneur que sont surtout dirigés les fautes des paysans révoltés.

Bref, en trois semaines, le mouvement a pris des proportions si sérieuses que tout le pays est en ébullition, et l'extension de la révolte des paysans n'est empêchée que par la présence de régiments militaires et l'état de siège qui vient d'être proclamé.

Et voilà que la chronique par le télégraphe apporte le récit de quelque nouvelle insurrection.

Espérons que ce mouvement ne se bornera pas à la Galicie et gagnera les provinces voisines de l'Autriche et de la Petite Russie, où les prix du blé sont aussi, comme en Galicie, des prix de famine.

Le monde, en général, n'est pas aussi tranquille que l'on veut nous le faire croire. Partout en Europe le feu couve sous la cendre. Ce sont les grandes villes avec leur insuffisance et leur indifférence, qui empêchent les mouvements paysans de prendre l'extension révolutionnaire qui n'aurait manqué de prendre si les villes prenaient le moindre intérêt aux souffrances des paysans et suivaient l'exemple de Milan.

VINDEX.

Soins aux malades

Bouillon de mouton

Coupez deux livres de mouton maigre en morceaux carrés et ôtez tout le gras. Mettez-y une pinte d'eau froide. Laissez-le bouillir tranquillement pendant deux heures après avoir atteint le point d'ébullition. Vingt minutes avant de l'enlever, ajoutez une cuillerée à table de riz bien lavé. Poivre et sel au goût.

Bouillon de Poule

Pesez la volaille, (de préférence adulte) et mettez une chopine d'eau froide par livre de poids. Brisez les os et coupez la viande en petits morceaux. Couvrez avec de l'eau et ajoutez une cuillerée à table de riz. Après qu'elle a commencé à bouillir, laissez mijoter deux heures. Coulez, as-

saisonnez avec du sel et un peu de poivre, et servez chaud. On peut prendre la moitié d'une volaille à la fois.

NÉCROLOGIE

Dame Angèle Morand

La mort vient de ravir à l'affection de ses enfants et à la vénération de tous les citoyens de Saint-Jérôme, une des plus anciennes figures de notre petite ville dans la personne de feu Dame Angèle Morand en son vivant épouse de Ludger Edesse Coté, cardeur.

Née à Sainte-Anne des Plaines le 2 octobre 1819, du mariage de J. Bte. Morand, forgeron, et de dame A. Fournelle, elle arrivait à Saint-Jérôme à l'âge de trois ans. Saint-Jérôme ne comptait alors que trois maisons dans son enceinte : la maison seigneuriale, le moulin à farine, et la maison de Jean-Bte. Morand, le père de la défunte.

Elle a assisté au développement de la ville Peine du Nord, partageant les espérances et secondant les travaux de tous ces hommes d'action qui ont placé la ville de Saint-Jérôme au rang qu'elle occupe maintenant.

Le 16 août 1844, elle épousa en premières noces William Morandville, cardeur, et de ce mariage lui est né un fils, Charles Morandville, si vaillamment connu ici, et qui occupe une belle position dans le Bloc de Montréal.

Devenue veuve, elle épousa en secondes noces, le 26 janvier 1845, Ludger Edesse Coté, cardeur, et de ce mariage sont nés neuf enfants, dont huit survivent. Il y a trois ans, célébrant ses noces d'or, elle a pu voir, se pressant autour d'elle, près de quarante petits enfants et arrière-petits-enfants.

L'hospitalité de la maison tenue par la défunte est devenue proverbiale. Chez le père Coté, tout le monde était reçu à bras ouverts, tous étaient conviés à la table de famille, et il fallait faire preuve d'énergie pour échapper aux sollicitations pressantes et aux politesses de la regrettée défunte. Mère dévouée et laborieuse, elle a toujours présidé elle-même à l'éducation et à l'instruction de ses enfants, cultivant en eux avec un soin jaloux, les vertus qui ont fait d'eux des hommes intègres et honorés de l'estime universelle. Elle est morte à Sainte-Adèle le 24 courant, à 10 hrs. a. m.

Ses funérailles ont eu lieu mardi à Saint-Jérôme, au milieu d'un concours immense de parents et d'amis désireux de déposer sur sa tombe les témoignages de leur affection et de leurs regrets.

Nous aimerons toujours à nous rappeler cette figure ouverte et empreinte de franchise et de sincérité.

Nous offrons nos plus sincères condoléances à sa famille.

REQUIESCAT IN PACE!

Il est Aimé

Pour son goût, son efficacité, sa belle apparence même est recherchée, tel est le *MEXTRON* Gouan Syner qui n'a pas son égal dans les merveilleuses guérisons qu'on en obtient.

De n'avoir pas pris du *BAUME RHUMAL* dès les premiers signes d'affection de la gorge et des poumons.

Le cas d'un agent ambulante

Il souffrait du mal de reins et du rhumatisme. Il était sur le point de devenir paralysé lorsqu'on lui porta secours.

Du Journal, de Ste-Catherine, Ont.

Un des derniers témoins des vertus curatives des Pilules Roses du Dr Williams demeurant à Fonthill ou dans les environs, est John Price, bien connu comme agent ambulante et manoeuvre dans le district de Niagara, qu'il a passés pendant six ans et est l'un des milliers de reconnaissances. Une complète guérison a donné un élan nouveau à la réputation de ce grand remède. Il peut être dit parler de sa maladie et de son retour à la santé, nous l'ai vu de monde en exposé de son cas. Voici son histoire :

— J'ai vingt-huit ans et pendant sept ans j'ai été malade de rhumatisme. A certains temps, il m'était impossible de marcher ou de lever mes habits sans ce plat d'une fois on était obligé de camper par vinade aux repas. Dans l'hiver de 1897, je fus atteint de la grippe et je me mis à seigner dans les cognons. La gravité de ma maladie m'obligea de renoncer à mon emploi. Le fêlé et les cognons furent vains efforts pour me ressusciter. Je pris plusieurs remèdes et je me fis soigner à Buffalo et à Ste-Catherine, mais sans le moindre résultat. Aussi je perdis confiance dans les remèdes, je n'avais plus de repos ni jour ni nuit et j'étais devenu invalide, lorsqu'on me persuada d'essayer les Pilules Roses du Dr Williams. C'est ce que je fis. J'ai épuisé huit boîtes en tout et je suis heureux de vous dire que j'ai meilleure santé que depuis les dix dernières années. Ces pilules tiennent plus de la nature d'un spécifique que tout ce que j'ai employé : c'est le meilleur remède et le moins coûteux que je connaisse, et dans mon cas, il a effectué une cure radicale. Je remplis un devoir de reconnaissance en faisant connaître au public ma guérison. Si tous ceux qui souffrent voulaient essayer les Pilules Roses du Dr Williams, je suis bien sûr qu'ils ne tarderaient pas à faire comme moi un éloge enthousiaste de ce remède.

UN MEDECIN DISTINGUE
DONNE SON APPROBATION SUR LE
BROMA

EXTRAIT DE SA LETTRE

Ste-Anne de Beaupré.

A M. le Dr Ed. Morin,
Québec.

Mon cher confrère,

Mille et une félicitations pour votre incomparable préparation le BROMA.

J'ai employé ce précieux tonique dans plusieurs cas d'anémie — faiblesse générale, etc., et j'ai toujours obtenu de ce grand restaurateur du sang et des nerfs tout l'effet désiré. L'action prompte et reconstituante de cette médecine en a fait un des premiers remèdes pour toutes les personnes souffrant de maladies nerveuses ou épuisées par les excès, les veilles et la maladie. Je dois encore faire mention de plusieurs cas de dyspepsie guéris par ce puissant tonique.

Connaissant parfaitement bien les propriétés curatives de votre préparation le BROMA, je n'hésite pas à le recommander dans tous les cas où le malade a besoin d'un tonique reconstituant — surtout dans les maladies du sang et des nerfs.

Ecc. Dick, M. D.

Essayez le

VIN MORIN Créso-Phates IL GUERIT TOUJOURS

Dr Ed. Morin, Ch. Québec

Messieurs,

Je vous prie de m'excuser de ne vous avoir pas écrit plus tôt. J'ai été malade pendant plusieurs semaines et j'ai dû me reposer.

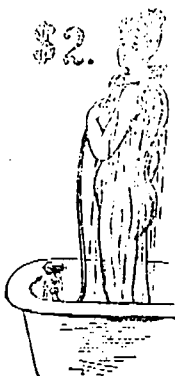
Après avoir essayé plusieurs remèdes, j'ai eu la chance de trouver le Vin Morin. C'est un remède très efficace et très agréable. Je vous en recommande vivement.

Je vous prie de croire, Messieurs, que je suis votre dévoué serviteur.

M. L. L. L. L. L.

AVIS

Aux personnes fatiguées, atteintes par un rhumatisme de longues années. Prenez le BROMA, c'est le plus sûr et le plus efficace remède. L'avis, par lequel il est le BROMA, le remède le plus efficace.



\$2. 50c

POUR DAMES
ET MESSIEURS

L'anneau-
Deluge de
Kelly. . . .

S'adapte aux robinets du bain ou à tout autre par un long tube en caoutchouc blanc à l'épreuve de l'eau

chaude, qui est fourni avec l'anneau. Est inappréciable dans le traitement de la dyspepsie et de toutes les affections nerveuses. L'Anneau-déluge est aussi un préservatif contre les maladies et donne au corps santé et vigueur. Fabriqué par Thos. Kelly, 210 Madison street, Chicago, E. U.

L'administration de l'ÉGALITÉ se charge de transmettre sans frais les commandes accompagnées de leur montant.

Si votre toux vous empêche de dormir prenez du BAUME RHINMAL, vous ne tousserez plus et vous dormirez. 25c la bouteille.

Imprimerie Commerciale

Nous exécutons rapidement et avec
+ le plus grand soin toutes sortes de
travaux.

LIVRES, BROCHURES,

FACTURES, JOURNAUX,

BLANCS DE TOUTES ESPÈCES,

Etc., Etc., Etc.

Notre matériel est entièrement neuf
Nos prix sont des plus modérés.
Nous faisons appel à tous ceux qui veulent de belles et bonnes impressions au meilleur marché possible.

J. E. PREVOST FILS,

Rue St-Georges,

ST-JÉROME

JOSEPH E. PARENT

NOTAIRE - COMMISSAIRE DE LA COUR SUPÉRIEURE

Agent d'Assurances

Prêts d'argent, Maisons et terres à vendre et à louer. Administration de propriétés,

Règlement de successions, etc.

PRÈS DU MARCHÉ... ST-JÉROME

A VENDRE

Une belle propriété de sept arpents de terre en superficie, dont environ cinq arpents en jardin, le reste étant un superbe bocage, sur les bords de la rivière du Nord, avec une magnifique maison couverte en métal et autres bâtisses; le tout situé dans la ville de Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, du côté ouest de la rivière, à peu de distance de l'église, du marché, de la gare du chemin de fer, du collège, etc.

Conditions faciles.

S'adresser au s'usigné

P. F. E. PETIT, N. P.

Saint-Jérôme, Co. de Terrebonne.

25-3-98-8 ms.

LA LIBRAIRIE ST-JEROME

STATIONERY AND FANCY GOODS

BLOC PARENT, SAINT-JEROME

La Revue Canadienne

Paraissant le 1er de chaque mois par livraison de 64 pages. S'occupe d'histoire, de littérature, de philosophie, de beaux-arts, etc. Abonnement : \$2.00. S'adresser au bureau de l'AVENIR DU NORD, à Saint-Jérôme, P. Q.

Galerie Artistique



Les bonnes histoires du lieutenant. (Gravure extraite du "Samedi")